
Archéologie en Centre-Bretagne. Spezet (Finistère)

Charles-Tanguy Le Roux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rao/3167>

DOI : 10.4000/rao.3167

ISBN : 978-2-7535-5014-8

ISSN : 1775-3732

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2015

ISBN : 978-2-7535-5012-4

ISSN : 0767-709X

Référence électronique

Charles-Tanguy Le Roux, « Archéologie en Centre-Bretagne. Spezet (Finistère) », *Revue archéologique de l'Ouest* [En ligne], 32 | 2015, mis en ligne le 28 avril 2016, consulté le 02 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rao/3167> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rao.3167>

@ Presses universitaires de Rennes

MENEZ Yves, LORHO Thierry et CHARTIER-LE FLOCH Erwan (dir.), 2015 – *Archéologie en Centre-Bretagne. Spézet (Finistère)*, Spézet, Coop-Breizh, 192 p. (ISBN 978-2-84346-590-1, 25 €).

Pour le grand public, l'image archéologique de la Bretagne (et même parfois son image tout court) se résume trop souvent à celle de ses zones touristiques traditionnelles, essentiellement littorales. Mais l'intérieur de la péninsule réserve aussi une bien belle matière patrimoniale à qui veut s'y aventurer. Dans le domaine de l'archéologie, les dernières décennies n'y ont pas été avares de découvertes spectaculaires, remettant même parfois en cause des schémas intellectuels que l'on pensait bien établis – et Dieu sait si les directeurs et les 14 signataires de ce volume ont payé de leur personne en la matière, que ce soit sur le terrain ou en laboratoire.

Le territoire concerné par ce travail regroupe 108 communes réparties entre le sud-ouest des Côtes-d'Armor, l'est du Finistère et le nord-ouest du Morbihan. Cette zone – visualisée (un peu sommairement peut-être) sur les cartes du début d'ouvrage – correspond à une commande publique d'Inventaire archéologique portée conjointement par l'État, la Région et les collectivités territoriales concernées. Du nord au sud, elle couvre le versant méridional des Monts d'Arrée, l'essentiel du Bassin de Châteaulin et de la Montagne noire, le haut bassin de l'Ellé, du Scorff et du Blavet.

Après les présentations et introductions de rigueur, le corps de l'ouvrage s'articule classiquement en sept chapitres chronologiques, suivis d'un dernier plus prospectif et d'une bibliographie délibérément « sélective » (nous sommes dans un ouvrage de « haute vulgarisation »), mais très actuelle : 9 des 19 titres retenus datent de moins de 5 ans.

Pour chaque chapitre, le regard est neuf, introduit par une incise et une échelle chronologique sommaire mais efficace (surtout à l'heure où l'enseignement des disciplines historiques néglige de plus en plus ce qui est une de leurs raisons d'être : l'art de se repérer dans cette quatrième dimension qu'est le Temps et son épaisseur). Dans la plupart des chapitres, le texte courant est complété par des encarts monographiques bien développés, sur des sites ou des approches emblématiques. On ne peut ici détailler le contenu de toutes ces pages, concises mais précises ; relevons simplement quelques points marquants.

– Le quasi-désert humain du Paléolithique ancien/moyen, même s'il doit être relativisé, n'a certes pas pu être repeuplé à la faveur de cette étude, mais les nouveautés que sont les abris installés dans les chaos granitiques du Huelgoat ou de Plouneour-Menez revisitent largement notre perception du Mésolithique régional et de ses derniers chasseurs-cueilleurs nomades du Post-glaciaire.

– Les grands et beaux menhirs du Centre-Bretagne sont déjà bien connus des initiés mais ils resteront une révélation pour bien des lecteurs (regrettons seulement que deux au

moins des plus spectaculaires (Glomel et Huelgoat) soient aujourd'hui privatisés et d'approche délicate).

– En ce qui concerne les tombes « mégalithiques », les découvertes déjà anciennes des Landes de Lanvaux, puis celle de Saint-Thois (1978) avaient montré que les dolmens à couloir n'étaient pas aussi strictement littoraux qu'on voulait bien le dire ; confirmation en a été apportée en 2005 par les restes d'un cairn rectangulaire à quatre chambres circulaires mis au jour à Saint-Nicolas-du-Pélem. Avec les dates les plus anciennes des ateliers de Plussulien et de Liscuis I à Laniscat, celles fournies ici confirment une activité néolithique soutenue dès la seconde moitié du V^e millénaire dans cette partie au moins de la Bretagne centrale (sinon bien avant, à en croire les indices VSG repérés dans la vallée du Blavet, juste au sud-est de la région étudiée ici).

– La nature et l'état d'arasement du cairn de Saint-Nicolas conduit en outre à se demander dans quelle mesure des dizaines de monuments de ce type n'ont pas été détruits au fil des siècles (et en toute innocence) un peu partout dans la péninsule et ailleurs (pensons par exemple à la découverte analogue effectuée en 1997 dans la cour même du château d'Angers). D'où la question : et si les mégalithes faits de ces « grosses pierres » si chères à G. Flaubert n'avaient été originellement que minoritaires, fruits d'opportunités dans les régions où les matériaux adéquats abondaient ?

– Cette tradition des « châteaux de cartes mégalithiques » est cependant bien présente dans la région avec de nombreuses « galeries funéraires » (allées-couvertes et formes apparentées). Le découpage en chapitres chronoculturels ne permet toutefois pas de souligner comme il conviendrait un point important. Il s'agit de la coexistence, pendant un ou deux siècles au moins (entre -2200 et -2000 environ) de deux mondes socio-culturels bien différents : sur un même territoire (ou dans les cellules voisines d'un puzzle géographique dont nous ignorons à peu près tout) les derniers Néolithiques utilisateurs de tombes collectives (à Plelauff ou à Laniscat par exemple) voisinent, à quelques heures de marche seulement (à Bourbriac et à Priziac notamment), avec les premiers « petits princes » du Bronze ancien et leurs tumulus individuels.

– Après celui des tumulus, l'âge du Bronze est classiquement celui des « dépôts » d'objets plus ou moins spectaculaires et aux significations sans doute complexes et diverses. Les découvertes de Saint-Ygeaux (2002) viennent confirmer la richesse des élites, l'amplitude de leurs contacts et le savoir-faire de leurs artisans voici près de trois millénaires et demi.

– À partir de l'âge du Fer, l'archéologue se trouve confronté à des sources écrites, d'abord ténues et très indirectes mais progressivement de plus en plus prégnantes. Leur confrontation avec l'évidence archéologique a toujours été un exercice périlleux tant les logiques qui sous-tendent ces deux types d'informations sont différentes. Ici, on saura gré aux auteurs de ne pas avoir évacué le problème mais au contraire d'avoir su l'aborder avec lucidité et efficacité.

– Pour l'âge du Fer précisément, la révélation de ces dernières décennies en Centre-Bretagne aura incontestablement été la résidence aristocratique de Paule (découverte quasi-fortuitement en 1988), son évolution dans le temps et ses rôles dans la structuration d'un paysage très anthropisé (y compris à travers une voirie déjà cohérente). Elle semble ainsi préfigurer le rôle qui reviendra plus tard à la ville gallo-romaine de Carhaix (laquelle, logiquement, occupe presque tout un chapitre entre l'agglomération proprement dite et ses prolongements que sont les aqueducs, la carrière de Locuon et le réseau routier).

– Parmi les spécificités de cet âge du Fer armoricain, on peut regretter que deux d'entre elles, les souterrains et les stèles, n'aient pas eu meilleure part dans l'ouvrage. Pour les premiers, un plan et une coupe paraissaient s'imposer à côté d'une photo malheureusement peu explicite. Quant aux secondes, elles n'apparaissent guère qu'à travers deux images ambiguës alors que des monolithes spectaculaires (Sainte-Tréphine ou Plelauff) auraient permis, pour le grand public, d'illustrer (tout en l'exorcisant) le « mythe d'Obélix »!

– Le Moyen-Âge est l'occasion de présenter l'enceinte de Bressilien (elle aussi révélation de fouilles récentes) ou d'aborder avec lucidité la question toujours sensible des rap-

ports ambigus entre monde breton et mondes franc puis carolingien et de survoler la mise en place de la féodalité à travers le semis des agglomérations et mottes castrales. Dommage cependant que l'ouvrage ne fasse qu'effleurer la question du Paléochrétien breton : outre la cloche de Paule évoquée, nous sommes ici aux confins du « triangle de Gildas » et, avec Sainte-Tréphine, en plein dans la saga de Comore (mais il est vrai que peu de découvertes sont venues alimenter la réflexion archéologique en ce domaine ces dernières décennies).

Au final, ce qui fera l'attractivité de cet ouvrage aux yeux de beaucoup, c'est aussi la qualité de sa présentation : maquette soignée, grande qualité d'une illustration abondante et variée (le crédit iconographique comporte plus de 40 noms). L'apport de la photo aérienne n'est plus à démontrer mais il se complète ici par quelques images Lidar (radar laser aéroporté), aussi spectaculaires que fourmillantes d'informations. Relevons également les très belles photographies (de sites et d'objets), d'assez nombreuses cartes (malheureusement pas toujours très lisibles et difficiles à caler par rapport à des fonds cartographiques actuels). Mais on retiendra surtout les nombreuses évocations de sites – en DAO ou sous forme de « vues d'artiste » – les unes et les autres très réussies.

En résumé, une fort belle production des éditions Coop-Breizh qui intéressera un très large public – spécialisé ou non – désireux de s'informer sur le potentiel archéologique d'une région injustement méconnue ou d'obtenir une information de première main sur quelques sites qui font déjà référence chez les spécialistes.

Charles-Tanguy LE ROUX

O'SULLIVAN Muiris (dir.), 2005 – *Duma na nGiall – The Mound of the Hostages. Tara*, Dublin, Wordwell/University College Dublin (School of Archaeology), 308 p. (ISBN 1-8-6985-793-3).

Cette publication est emblématique à plus d'un titre. En raison du site concerné tout d'abord : à 40 km au nord-ouest de Dublin et à un peu plus de 20 km au sud-ouest de la célèbre boucle de la Boyne et de ses « monstres sacrés » du mégalithisme irlandais que sont New-Grange, Knowth et Dowth, la colline de Tara, du haut de ses 155 m d'altitude, commande un extraordinaire panorama sur la grande plaine centrale irlandaise. C'est, on le sait, un « haut-lieu » de l'histoire mythifiée de ce pays (d'où certaines initiatives « archéologiques », parfois à la limite du farfelu dont le site fut l'objet comme rappelé dans le chap. I, (mais elles épargnèrent fort heureusement le « Mont des Otages » qui

nous occupe ici). Les premières fouilles dignes de ce nom y furent dirigées en 1955-1956 par Sean P. O'Riordain. Cette entreprise pionnière à l'époque devait (un peu comme les fouilles de l'île Carn entreprises en Bretagne par P.-R. Giot à la même époque) déboucher de manière inattendue sur la découverte d'une tombe mégalithique enfouie sous un tumulus relativement « neutre » même s'il s'imposait dans le paysage avec ses 30 m de diamètre et 3,5 m de haut. Hélas interrompues par le décès du fouilleur, ces recherches devaient reprendre en 1959 sous l'impulsion de R. de Valera. Malgré plusieurs initiatives, matériel et documentation restèrent globalement sous-exploités jusqu'au lancement